

## LES MAUVAISES HERBES



Aux dernières nouvelles, il n'y a plus de mauvaises herbes, il n'y a plus que de « la végétation spontanée. »

Qu'en pense le jardinier, qui voit sa verte pelouse envahie de pissenlits, ses lumineux pots de géraniums noyés sous des montagnes de mouron, son fier laurier-sauce entortillé de liseron ?

Les herbes que nous qualifions de « mauvaises » sont, en fait, des plantes qui, au bout d'une longue évolution, ont développé les moyens nécessaires pour s'imposer dans la lutte pour la vie. Il n'est donc pas étonnant qu'elles soient mieux armées pour survivre que les plantes de notre jardin qui ont, elles, été sélectionnées pour satisfaire nos propres besoins égoïstes.

Voyons quelles sont les armes de ces ennemies de nos cultures.

Commençons par le pissenlit, ce vrai symbole de la mauvaise herbe. Il enfonce au plus profond du sol sa puissante racine qui va pomper l'humidité, alors que le gazon se dessèche en surface. Cette racine peut dépasser la longueur de 20 cm et son diamètre friser les 2 cm. Essayons de la tirer, au moment où nous croyons avoir gagné, crac ! Elle casse et le morceau resté en terre sera l'amorce d'un nouveau rejeton qui prendra la relève. A l'autre bout de la plante s'épanouit la jolie fleur d'or lumineux qui, bientôt donnera naissance à la « bougie » que tout enfant s'amuse à souffler. C'est le vent qui se chargera de transporter la centaine de graines ailées (les avez-vous observées de près ?) pour coloniser les environs, parfois lointains. Elle est l'emblème de Larousse : « Je sème à tout vent ».

Nombreuses sont les plantes qui en font autant surtout de la famille des composées et presque toutes aux fleurs jaunes (pourquoi ?) : le séneçon, le laiteron, le souci, la lampsane ... A défaut de pouvoir supprimer les pissenlits, nous pouvons toujours arracher chaque fleur, dès qu'elle apparaît, c'est autant de semences en moins.



Le pissenlit n'est pas qu'une mauvaise herbe, rendons-lui cette justice : ses jeunes pousses permettent de préparer une excellente salade, surtout agrémentée de lardons. Sa tige creuse peut faire une puissante trompette qui amusera les gosses (et leurs grands-pères). Comment ? Fendre un bout de tige avec l'ongle et souffler dedans. En choisissant des longueurs et des épaisseurs variables, on peut obtenir toutes les notes de la gamme et organiser un concert qui, en général, agacera leurs grands-mères (et il faut savoir braver le goût amer qui vous reste dans la bouche).

Qui n'a pas, un jour, pesté contre les chardons ? Ils disputent au pissenlit le premier rang parmi les enracinées profondes. Deux chardons particulièrement vicieux avaient trouvé moyen de pousser entre mes rosiers : ils étaient doublement protégés par les épines des rosiers et avaient pris tout leur temps pour se développer. Quand j'ai fini par en avoir raison, j'ai mesuré leur racine : 25 cm, et il en restait.

Le mouron qui se glisse entre les plantes d'impatiens est facile à arracher, lui. À peine avons-nous procédé au nettoyage, que la verdure se remet à pousser : le mouron a choisi la voie opposée à celle du pissenlit, ses nombreuses petites racines filiformes sont ramifiées

et solides comme des petits fils de fer. On n'arrive à s'en débarrasser qu'en les retirant une à une après une longue pluie ou après un sérieux arrosage.

Autre technique de mauvaises herbes, celle du plantain à larges feuilles. Une fois installé, il prend ses aises. Ses larges feuilles dessinent des rosettes qui atteignent un diamètre de 10 cm. Collées à même le sol, elles empêchent tout concurrent de se développer. La hampe, bien dressée, porte un épi de plusieurs cm dont les graines bien serrées complètent le tableau : oubliez votre pelouse pendant un mois ou deux, vous aurez un parterre continu de plantains à touche-touche. Le plantain peut aussi nous rendre des services à l'occasion. Sa feuille a des propriétés cicatrisantes ; appliquées à même une plaie et maintenue en place par une petite gaze, elle vaut tous les pansements artificiels. Ce plantain à feuilles larges a un cousin, le plantain lancéolé dont les longues feuilles sont redressées. Sa hampe est très longue et souple, l'épi qu'elle porte est épais et ramassé comme une petite pomme de pin. Quand nous étions gamins, nous en faisons des canons d'une portée de plus d'un mètre (pour les bons artilleurs) en plaçant à la base de l'épi la longue tige savamment repliée sur elle-même. Un coup sec, et l'obus partait !

Et notre joli bouton d'or, serait-il une mauvaise herbe ? Vous en avez quelques-uns au fond du jardin et vous décidez de les enlever. Surprise ! Quand vous les cueillez, voilà que chaque individu est relié par des tiges rampantes à d'autres collègues qui en font autant à leur tour : c'est un véritable réseau ! Ces tiges aériennes, qu'on appelle des stolons, sont bien connues par les éleveurs de fraisiers ; au contact du sol, elles prennent racine de loin en loin et propagent ainsi l'espèce, on dit qu'elles se marcotent. Le marcottage n'est donc pas une invention de jardinier, mais la simple copie d'un phénomène naturel.

Passons à autre chose. Vous êtes surpris, un jour, de trouver vos bordures d'impatiens décorées de feuilles de trèfle. Intrigués, vous remarquez que ce n'est pas vraiment du trèfle, les feuilles sont plus grandes, plus échancrées, en forme de cœur. Alors ? C'est de l'oxalis. Vous tirez sur une feuille, qui cède sans problème, on sent qu'elle s'est détachée d'une partie souterraine. Creusons un peu, voilà des graines blanches ressemblant à du riz en plus petit et disposées en collerettes qui reposent sur quoi ? Sur un bulbe blanc translucide ressemblant à un radis, lui-même enraciné par la pointe. Quel curieux édifice ! Tant que vous n'avez pas déterré ces radis et ramassé les dizaines de petits grains éparpillés tout autour, bonjour les futurs bébés oxalis ! Attention, la plante contient de l'acide oxalique qui est toxique.



Une jolie petite plante vient de faire son apparition autour de la réserve de compost, ses « feuilles de chêne » sont plutôt décoratives : laissons-les en place. Au bout d'un mois, c'est à de véritables petits buissons que vous avez à faire ; par chance vous arrivez assez facilement à les déraciner. A moins que l'une ou l'autre de ses nombreuses racines ne se soit cassée au moment où vous avez tiré sur le petit bulbe qu'elles forment ? Toujours est-il que vous retrouverez d'autres pousses de chélidoine – puisque c'est de chélidoine qu'il s'agit – avec pour signes distinctifs le jus orange vif qui « saigne » à la moindre cassure. Vous avez là un cadeau de la nature : cette sève orange est souveraine contre

les verrues. Si par malheur vous en souffrez, caressez-les plusieurs jours de suite avec une tige de chélidoine : elles disparaîtront.

Venons-en aux rampantes, ces surnoises !

Tant que le lierre se contente de proliférer sagement sous les arbustes, il ne nous dérange pas, bien au contraire, il sert de couvre-sol.

Voilà qu'il pousse des pointes vers le jardin, qu'il se faufile sous les rosiers, qu'il grimpe le long d'un mur de brique, qu'il enveloppe le tronc des thuyas d'un étui de verdure et qu'il finirait bien par envahir la pelouse si on le laissait faire. Une chance, il est facile de s'en débarrasser en détachant, l'un après l'autre, tant qu'ils restent souples, les tentacules, qu'on remonte jusqu'à la racine ... sans se faire trop d'illusion, ils reviendront !

Il est d'autres « lierres » qui, de fait, n'en sont pas, mais qui en ont le comportement.

Le « lierre terrestre » se plaît bien dans le gazon qu'il égaye de ses petites fleurs : laissons-le en paix. Au bout de 2 ou 3 mois, nous avons une pelouse violette du plus bel effet, mais, pour retrouver l'herbe, il va falloir scarifier le tapis épais qu'il nous aura laissé et, peut-être, réensemencer.

Un autre membre de la famille, le « lierre des murailles », porte bien son nom. Il se glisse dans les moindres fentes que le maçon avait laissées lorsqu'il a construit l'escalier de pierre. Il garnit les marches de ses jolies petites feuilles en forme de cœur, qui s'accompagnent bientôt de fleurettes roses, qui ressemblent à des mini-gueules-de-loup. Laissons-les.

Il n'est pas possible de tracer une frontière qui séparerait les « mauvaises herbes » des « bonnes », et nombre de nos plantes ornementales ont, parfois, à côté de l'effet décoratif que nous recherchons, un petit côté perfide.

C'est le cas de certaines grimpantes, dont la clématite pourrait être un bon exemple.

Quand elle trouve un support qui lui plaît, elle s'en empare, elle s'agrippe sur sa proie, elle l'entortille, une maille à l'endroit, une maille à l'envers, et ne lui laisse aucun répit. Si elle ne trouve aucun soutien proche, qu'à cela ne tienne, elle s'en prend à ses propres tiges, qu'elle relie les unes aux autres en un inextricable tricot.



D'autres grimpantes procèdent autrement, au rang desquelles nous citerons la glycine. Dans un coin de notre jardin se trouvent réunis, proches l'un de l'autre, un grand laurier-sauce et une glycine déjà ancienne. Au premier printemps, la glycine prend vigueur et ne tarde pas à partir à l'assaut du grand laurier voisin, dont les hautes branches vont l'aider à gagner de l'altitude. Comment, diable, la glycine sait-elle qu'à deux mètres d'elle se trouve l'ascenseur qu'elle cherche ?

Eh bien ! je l'ai vue à l'œuvre.

En même temps que les premières pousses de feuilles, la plante envoie ses émissaires explorer le voisinage. Il s'agit de tiges longues et souples, au tracé recourbé, qui partent au hasard dans toutes les directions, et leur croissance est si rapide qu'on croit les voir grandir à vue d'œil. Dès que l'une d'elles a rencontré un obstacle, elle s'accroche et hop ! C'est parti pour une conquête inexorable qui ne s'arrêtera qu'au bout de son support. On peut, avec de la patience, dérouler le tout comme on desserrerait une vis... tant que la tige est verte. Si on attend qu'elle soit sèche, il est difficile de s'en défaire.

Lorsque le parfum suave de la glycine embaumera nos soirs de mai, nous lui pardonnerons bien volontiers d'avoir attenté au laurier, dont les feuilles parfumeront les pot-au-feu de l'hiver.

Pierre RUCKSTUHL